

— Mon bonnet !.... Oh ! oui, il y a longtemps. J'étais ce matin occupée à mettre de côté ce qui ne me sert plus, quand ma tête est devenue si malade. Voilà pourquoi il y a un tel fouillis sur cette table.

Les doigts d'Ulrique tremblaient un peu en tenant ce bonnet de veuve. Très souvent, pendant les premiers temps de son séjour en Angleterre, elle l'avait regardé, ce bonnet, avec des yeux envieux quand il couronnait les pâles cheveux blonds de Charlotte. Souvent, très souvent, elle avait éprouvé l'ardent désir de l'arracher de la tête de sa rivale, comme un emblème sacré dont elle était indigne, en lui criant dans sa jalousie et son mépris :

— C'est mon droit de le porter, car c'est moi qui suis sa vraie veuve, et non pas vous !

Elle tenait donc le bonnet et tout à coup s'écria avec un imperceptible tremblement dans la voix : Je voudrais bien savoir comment il m'irait.

— Il ne va à personne, dit Charlotte d'une voix plaintive.

Ulrique ne répondit pas ; le bonnet de veuve sur la tête, elle se penchait et fixait son image dans la glace.

— Oh ! avoir le droit de le porter devant tous !

Pendant une grande minute elle se regarda, puis à regret leva la main pour l'ôter, mais juste alors ses yeux tombèrent sur une boîte à bijoux à demi enfouie au milieu d'un tas de crêpes et de dentelles noirs. Dans la case du dessus, il y avait une petite miniature ovale sur ivoire entourée d'un mince cercle d'or. Ulrique demeura immobile, les yeux fixes. C'était le portrait d'un jeune garçon de quinze ans au plus, mais pour la Gräfin de Glockenau, il y avait entre ce jeune visage et un autre visage d'homme presque mûr une ressemblance qui ne pouvait tromper. Était-ce donc là aussi une de ces choses inutiles bonnes à être mises de côté ?

— Qui est-ce, cette miniature ? — demanda-t-elle d'une voix basse et étouffée.

— Oh ! ça ?.... C'est le portrait de mon mari. Il me l'avait donné quand nous devions nous marier.

— Il est très ressemblant, — dit vivement Ulrique, aux yeux de qui des larmes montèrent.

— L'avez-vous donc connu ? demanda Charlotte d'un ton de languissante surprise.

Ulrique s'était repentie de ses paroles dès que, malgré elle, elles s'étaient échappées de ses lèvres.

— Je l'ai rencontré autrefois en Autriche, — dit-elle froidement, quoique son cœur battît à se rompre. — Il venait, je crois, de chasser le chamois en Bavière.

— Vraiment ?.... Je ne crois pas me souvenir que vous m'en ayez jamais parlé.

Pour Charlotte, cette conversation était banale. Elle ne voyait rien d'anormal ni d'intéressant à ce que son mari, dont l'existence lui était si étrangère, eût rendu visite à la petite Eldringen au cours d'un de ses voyages sur le Continent.

— Il aimait beaucoup la chasse, n'est-ce pas ? — dit Ulrique par contenance.

— Je le crois ; dans tous les cas c'était une excuse aussi bonne qu'un autre pour s'éloigner de l'Angleterre.

Pendant ces quelques minutes le secret d'Ulrique

faillit plusieurs fois cesser de l'être. Si, par un suprême effort de volonté, elle avait réussi à raffermir sa voix, il n'aurait pas été en son pouvoir d'empêcher ses joues de s'empourprer, et toute la puissance de son intraitable orgueil n'aurait pu retenir les larmes qui tremblaient au bord de ses longs cils. Si Charlotte, au lieu de tenir sa main sur ses paupières endolories, eût jeté les yeux sur elle, elle n'eût pu faire autrement que de lire sur le visage d'Ulrique comme dans un livre ouvert, et son geste nerveux en arrachant de son front le bonnet de veuve lui eût en même temps révélé tout le roman et rasséréner le cœur à l'égard de la présumée complaisance d'Ulrique aux vœux parjures de Rockingham. Mais il était écrit que, pour son châtiment, la malheureuse ne devait pas être détrompée. Charlotte, pendant cette courte scène, n'avait pas dirigé un seul regard du côté d'Ulrique. A quoi tient la destinée ? A une seconde, à un geste surpris quelquefois.

L'hiver vint, et, à mesure qu'il s'avancait, Ulrique et Charlotte se voyaient de moins en moins ; d'une part, Lady Nevyl avait achevé de se clauser chez elle, et, d'autre part, Ulrique passait rarement plus de huit jours de suite à Morton, dont la solitude commençait à lui devenir insupportable. D'ailleurs, ces continuels déplacements de bon voisinage, sans lui enlever son cachet indélébile d'étrangère et personnelle excentricité, la rompaient aux mille détails des usages du monde.

Dès cette époque, c'était chose décidée qu'elle irait à Londres au printemps. Après ne s'être un moment arrêtée à cette idée que par esprit de contradiction, elle s'y était faite peu à peu, et maintenant elle attendait impatiemment l'ouverture de la Saison. Mme Byrd était plus impatiente qu'elle encore, car, en manœuvrant adroitement, elle avait réussi à s'assurer le confortable et, pour sa gloire, profitable poste de chaperon d'Ulrique. Cette idée de la nécessité d'un chaperon pour elle qui avait toujours, même du vivant de son père, marché seule et libre dans la vie, lui paraissait la chose la plus folle et la plus ridicule du monde ; mais ne lui fallait-il pas, non un mentor, certes, mais un guide, pour affronter cet inconnu dans lequel elle allait entrer.

Il n'y avait pas que Charlotte que désolait ce projet d'Ulrique de passer la Saison à Londres : le vieil ingénieur de la digue allait y perdre non seulement une spectatrice intéressée de ses travaux, mais, il le craignait bien, leur consécration finale.

C'était vers la fin de mars que roulerait le dernier tombereau sur la digue définitivement fermée à l'invasion de la marée. Ce jour-là serait le couronnement de son œuvre, la récompense de quatre années de luttes quotidiennes contre l'Océan. Ulrique lui avait promis d'être là pour saluer sa victoire et partager l'émotion de cette heure suprême où de la violence d'une dernière vague dépend le succès ou la défaite.... et elle partait.

— Prévenez-moi du jour et je reviendrai, lui avait répété Ulrique.

(A suivre.)